OMALY SY ANIO, 1994, 33-36, 213-222

LES RACINES CEREMONIELLES DU CLIENTELISME ET DU POUVOIR LOCAL DANS LES VILLAGES SAKALAVA DU MENABE[1]

par

Françoise DELCROIX, Emmanuel FAUROUX(*)

Chez les Sakalava du Menabe, comme sans doute chez les autres groupes qui, dans l'ensemble méridional de Madagascar, se consacrent principalement à l'élevage bovin, le pouvoir local plonge souvent ses racines dans une habile gestion, par les plus riches, des contraintes cérémonielles.

Tout se passe comme si les ancêtres étaient utilisés, à travers leurs exigences cérémonielles incontournables, pour renforcer les différenciations sociales et économiques déja acquises.

Les cérémonies sont l'occasion d'un échange au cours duquel les riches donnent plus de boeufs et reçoivent plus de prestige social. Les pauvres donnent moins de boeufs ou n'en donnent pas du tout, mais ils rendent aux riches leur générosité en acceptant d'être leurs clients, leurs dépendants, leurs subor-

(*) Equipe de Recherche Associée CNRE/ORSTOM, Tulear.

1. Cette communication s'inspire largement d'un article de F. Delcroix, "Des ancêtres exigeants. L'ostentation cérémonielle comme échange inégalitaire au profit des plus riches chez les Sakalava du Menabe". ERA CNRE/ORSTOM, Tuléar, Juillet 1990.

donnés... En fait, tout se passe comme si la cérémonie avait pour fonction de donner un sens à un échange qui, en se perpétuant, tend à constituer des réseaux stables d'alliances contrôlés par les plus riches, les *mpanarivo*.

Ces mécanismes très simples, fondés sur les pratiques cérémonielles lignagères, permettent de construire des rapports de clientèle d'un type sans doute assez particulier. Grâce à eux , les plus riches peuvent reproduire et élargir leur situation prééminente. Mais, avec le temps, des dysfonctionnements, des blocages, des anomalies apparaissent et entravent le jeu normal de ces mécanismes.

Nous voudrions ici, très schématiquement, décrire les différentes modalités de fonctionnement de ces mécanismes qui ont pu intervenir dans le Menabe sakalava[2] depuis cent cinquante ans. L'histoire du Menabe a vu se succéder, dans un certain désordre, un petit nombre de situations. Quatre principaux cas de figure ont pu se produire, parfois en un même lieu, ou se sont juxtaposés à une même époque. Dans chacun de ces cas, le clientélisme plonge différemment ses racines dans l'activité cérémonielle.

Selon que l'élevage constitue ou non l'activité dominante, et selon qu'il y a ou non abondance de boeufs, on peut distinguer des situations où :

- l'élevage est dominant avec abondance de boeufs,
- l'élevage est dominant avec rareté de boeufs,
- la riziculture est dominante avec abondance en boeufs,
- la riziculture est dominante avec rareté de boeufs.

1. Riches et pauvres dans la société sakalava traditionnelle

La société sakalava traditionnelle est fortement différenciée. De strictes hiérarchies de prestige distinguent les clans royaux, des clans que l'histoire de la monarchie a dotés d'un prestige plus ou moins grand, des clans ordinaires et des groupes dépendants de statuts divers. Mais elle est différenciée aussi par les niveaux de richesses : certains possèdent beaucoup de boeufs, d'autres n'en ont pas.

A proximité du pouvoir monarchique, c'est-à-dire à portée d'intervention de l'appareil répressif maroserana, les riches appartenaient aux clans royaux ou aux lignages prestigieux, favorisés par les mécanismes d'accumulation mis en place par la monarchie sakalava. A la périphérie du système, les plus audacieux, les

2. Les observations qui ont servi de base à cette communication ont été effectuées dans les vallées de la Maharivo et de la Morondava (Menabe central).

auteurs des raids les plus performants étaient les plus riches, quelle que soit leur origine lignagère (voir communication sur "Les structures invisibles du pouvoir dans la vallée de la Maharivo").

Les pauvres étaient parfois des membres de lignages aisés qui avaient subi des revers de fortune. Ils appartenaient, plus souvent, à des lignages de basse extraction pris dans les mécanismes du clientélisme qui ne leur permettaient pas d'accumuler à leur profit.

Dans la société sakalava traditionnelle, la pauvreté peut se définir comme l'état dans lequel se trouve un individu ou un groupe qui n'a pas les moyens économiques d'assurer, sans aide extérieure, le déroulement des rites lignagers. Etre pauvre, dans cette perspective, c'est n'avoir pas les moyens d'assurer l'autonomie cérémonielle de son lignage. Etre riche, c'est pouvoir aider d'autres groupes à réaliser leurs cérémonies lignagères. Entre les deux, une catégorie intermédiaire comprend tous les groupes capables de s'autosuffire. Mais, une catastrophe (razzia ou maladie du bétail) peut les faire basculer, du jour au lendemain, dans la pauvreté. Par ailleurs, avant l'époque coloniale, les groupes autonomes n'échappaient pas à la dépendance des puissants, seuls capables d'assurer leur sécurité face aux agressions extérieures.

La pauvreté ne dispense pas d'accomplir les rites cérémoniels. Les ancêtres ne renoncent pas, pour eux, à leurs exigences cérémonielles minimales. Le *havoa* est une sorte de sentiment diffus de culpabilité qui s'impose aux individus et aux groupes pour tous les manquements, conscients ou non, volontaires ou non, qu'ils ont pu manifester à l'égard des règles édictées par les ancêtres. L'état de *havoa* implique que l'on ne bénéficie plus de la bénédiction des ancêtres et que l'on est menacé par des risques sévères de maladie, de mort, de mauvaise récolte... La pauvreté peut ainsi n'être qu'une punition méritée par un groupe qui n'a pas su éviter le *havoa*. Pour ne pas encourir le *havoa*, il convient, avant tout, d'accomplir un minimum de rites lignagers, ce qui contraint les plus démunis à recourir à la générosité des *mpanarivo*, des "riches" propriétaires de boeufs et de rentrer ainsi dans leurs réseaux de clientèle.

2. Rapports de clientèle et mécanismes cérémoniels lignagers en situation d'abondance de boeufs

Le système cérémoniel permet d'abord d'établir les hiérarchies locales du prestige lignager, au terme d'une compétition dans laquelle les groupes locaux les plus munificents remportent les premières places. Il permet aussi d'obliger les groupes pauvres à dépendre de la générosité des riches pour l'accomplissement

de leurs devoirs cérémoniels. Ce système, malgré le gaspillage ostentatoire qu'il impose, est parfaitement cohérent en situation d'abondance de boeufs.

Ceux qui procèdent aux hécatombes les plus spectaculaires dans leurs cérémonies lignagères et ceux qui manifestent la plus grande générosité à l'égard des pauvres sont aussi ceux qui, justement grâce à ces largesses, contrôlent le mieux les processus d'accumulation.

Le prestige obtenu lors de cérémonies très dilapidatrices permet aux lignages les plus prodigues d'obtenir de multiples alliances : on épouse plus facilement les enfants des clans prestigieux, on s'allie aisément à eux par la fraternité de sang et, surtout, on "dépend" sans réticences de groupes susceptibles de générosité. Grâce à cette multiplication des alliances, on peut élargir la "force de frappe" du groupe, son aptitude à réussir des raids fructueux et à se protéger contre les agressions.

Par ailleurs, la nécessité sociale incontournable de satisfaire de façon ostensible et large aux exigences cérémonielles des ancêtres, contraint les plus pauvres à recourir à la générosité des "grands". En contrepartie, les bénéficiaires deviennent les "obligés" des riches, c'est-à-dire leurs clients.

En un mot, dans la société sakalava traditionnelle, il faut dilapider beaucoup pour gagner beaucoup.

Ce système est très conservateur et tend à s'auto-reproduire selon un modèle fortement hiérachisé favorisant les plus riches, c'est-à-dire, autrefois, les groupes nobles à proximité du pouvoir central et les groupes les mieux organisés pour les raids audacieux à la périphérie.

Mais la société sakalava est souvent caractérisée par la discontinuité des situations. L'abondance en boeufs fut souvent, dans le passé, le résultat de raids réussis et la pénurie a fréquemment succédé sans transition à l'abondance.

3. Rapports de clientèle et mécanismes cérémoniels lignagers en situation de pénurie en bœufs

Lorsque les boeufs deviennent rares, le système laisse apparaître un certain nombre de contradictions dont les plus habiles, parmi ceux qui ont su conserver beaucoup de boeufs, savent tirer profit pour accroître leurs richesses.

La pénurie modifie les conditions de la compétition pour le prestige. Les hécatombes ne sont alors plus nécessaires à l'intérieur de la région devenue pauvre en boeufs, puisqu'il suffit de sacrifier quelques têtes pour manifester sa supériorité sur les autres lignages.

Les conditions deviennent alors très favorables à ceux qui se sont moins appauvris que les autres. Ils ont la possibilité de moins dilapider qu'autrefois dans leurs cérémonies lignagères, sans perte sensible de prestige et la masse de leurs clients/dépendants potentiels augmente dans de fortes proportions. Pourtant, à certains égards, cette situation est moins conservatrice que celle qui caractérisait la situation d'abondace. l'expérience semble prouver que ceux qui restent relativement riches dans la pénurie sont, pour la plupart, liés, d'une manière ou d'une autre, aux vols de boeufs. Les hiérarchies sociales fondées sur l'ancienneté de la richesse tendent souvent, alors, à s'effriter au profit de hiérarchies nouvelles favorisant ceux qui tirent le meilleur parti des vols (ce ne sont pas forcément les voleurs directs). Les vols de boeufs permettent ainsi quelquefois de subvertir l'ordre social traditionnel, en permettant à des lignages, qui n'étaient pas forcément bien situés socialement, de conquérir, en peu d'années, prestige, pouvoir et richesse.

Le passage de l'abondance à la pénurie - qui caractérise notamment l'époque actuelle - s'accompagne souvent d'un certain nombre de phénomènes :

- l'ostentation cérémonielle régresse ;
- le déroulement des cérémonies lignagères se modifie sensiblement : certaines cérémonies disparaissent, d'autres sont adaptées à la baisse ; on remplace les boeufs par divers substituts : chèvres, volailles, on revient aux offrandes de *lojy* (pois voème), de bananes, d'alcool que l'on effectuait, dans le Menabe, avant la monarchie maroserana ;
- les pauvres deviennent plus dépendants des riches, aux largesses desquels ils doivent avoir recours pour tenir leurs engagements cérémoniels ; les réseaux de clientèle s'élargissent et se consolident ;
- on voit se généraliser le sentiment de mauvaise conscience et de culpabilité qui caractérise le *havoa*, mais les manifestations de ce sentiment varient selon les époques. A la fin des années quatre-vingts, elles ont notamment pris la forme d'une explosion des phénomènes de possession de type *tromba* et d'une multiplication des sectes capables d'exorciser les possédés.

En résumé, Dans les communautés sakalava d'éleveurs, l'abondance en boeufs marque un niveau élevé d'ostentation cérémonielle marquée par des holocaustes massifs. Les plus riches sont alors souvent les plus généreux. La pénurie provoque une situation favorable à ceux qui ont su le mieux préserver leurs troupeaux. Ils se trouvent dans une situation de monopole et peuvent alors, par l'usage d'une judicieuse générosité, consolider et élargir leurs réseaux de clientèle.

4. Les situations particulières liées à l'existence d'une riziculture sakalava

Depuis la fin de la première moitié du XIXe siècle, certaines sous-régions sakalava du Menabe (le delta de la Morondava, la plaine de Mahabo et, un peu plus tard, quelques sites privilégiés de la vallée de la Maharivo) ont subi des aménagements hydro-agricoles, parfois assez importants, et ont vu apparaître des terroirs permanents susceptibles de générer des richesses agricoles significatives. L'autochtonie des sakalava leur donnait la possibilité de jouir d'une rente foncière aux dépens des premiers riziculteurs de la région qui venaient pour la plupart du sud des Hautes Terres et de la région de Vangaindrano. Les lignages sakalava propriétaires de terroirs rizicoles ont souvent choisi de laisser sur place une partie de leurs membres pour tirer profit de la rente foncière ainsi offerte, alors que le comportement sakalava habituel consiste, dans cette situation, à s'éloigner des zones où l'agriculture se développe pour éviter les litiges liés aux inévitables déprédations que cause le bétail. Dans un petit nombre de villages, notamment dans le delta de la Morondava (Marovoay, Tandrokosy) et dans la moyenne vallée de la Morondava (Bezezika), les activités rizicoles ont ainsi fini par prendre le pas sur les activités pastorales parmi la population sakalava elle-même.

Dans cette nouvelle situation, l'enjeu essentiel n'est plus le contrôle des hommes, mais celui de la terre.

On a vu alors apparaître des types de comportements beaucoup moins "généreux", même lorsque les boeufs ne sont pas rares. Certes, dans ce cas, les riches fournissent encore des boeufs aux pauvres, mais ils le font alors sous forme de prêts gagés sur la terre. Dans ces conditions, ils tendent à n'aider que les pauvres qui ont conservé au moins un petit patrimoine foncier dans un terroir irrigable.

Les pauvres sans terre, qui ne peuvent offrir de garanties foncières, se trouvent mis à l'écart du système cérémoniel et sont marginalisés par rapport à l'ensemble du groupe social. Ils ne parviennent plus à organiser le minimum de cérémonies socialement nécessaire, et sont exclus des rapports de réciprocité et d'échange. On ne les invite plus puisqu'on sait qu'ils ne pourront rendre. Ils sont ainsi vraiment "prolétarisés", à la différence de la plupart des paysans sakalava qui, même privés de terre, restent fortement insérés dans les structures lignagères. Il ne leur reste d'autre alternative que d'aller tenter leur chance ailleurs, comme métayers dans la plaine de Mahabo ou, plus au nord, vers la Tsiribihina et la Manambolo, réactivant le vieux courant d'émigration sakalava vers le nord.

Dans un village de riziculteurs sakalava, l'apparition d'une pénurie en boeufs s'accompagne généralement du développement des activités rizicoles. On "fait" du riz d'abord pour subvenir aux besoins alimentaires puisqu'on ne peut plus faire face à la soudure en vendant du bétail. Ensuite, pour dégager un surplus commercialisable avec lequel on pourra essayer de reconstituer le troupeau. Quelquefois aussi, pour réagir à une brutale diminution de leurs troupeaux, certains lignages sakalava ont coutume de déléguer une partie de leurs membres dans de lointains pâturages forestiers, le temps nécessaire à la reconstitution d'un troupeau prospère.

Le retour, après la pénurie, à une relative abondance en boeufs dans les villages de riziculteurs, ne s'accompagne généralement pas d'une diminution symétrique des activités rizicoles. Celles-ci sont de moins en moins élastiques à la baisse, car les Sakalava se sont habitués à manger du riz et continuent à en produire pour eux-mêmes lorsqu'il n'est plus nécessaire de dégager des surplus agricoles. Par ailleurs, le groupe lignager subit, en cas de nouvelle abondance, de fortes pressions centrifuges. Comme dans le cas précédent, une partie du lignage est incitée à s'éloigner pour mieux s'occuper d'un troupeau redevenu nombreux qui s'accommoderait mal du voisinage d'activités agricoles. Une autre partie tend à rester sur place pour tirer profit de la rente foncière. Les propriétaires fonciers sakalava ont alors davantage tendance à recourir à des métayers/dépendants/clients non-sakalava, recrutés parmi la population immigrante.

Lorsque les boeufs abondent dans les villages de riziclteurs sakalava, les plus riches n'ont guère prise sur les moins riches qui demeurent capables de faire face à leurs obligations cérémonielles. La situation foncière reste alors stable et la main-d'oeuvre doit être recrutée parmi les migrants qui, grâce à l'abondance de boeufs, peuvent être rénumérés largement. L'activité rizicole sert alors un peu à nourrir les Sakalava et beaucoup à nourrir les métayers immigrants qui constituent la masse de dépendants dont ont besoin les *mpanarivo* sakalava pour constituer leurs réseaux de clientèle.

* Pour résumer la situation à l'extrême : l'abondance de bœufs dans les villages de riziculteurs sakalava provoque une transformation des réseaux de clientèle des grands *mpanarivo* locaux dans lesquels les dépendants sakalava sont progressivement remplacés par des migrants, mais la situation foncière reste relativement stable. Par contre, la pénurie de boeufs provoque une transformation du patrimoine foncier dans laquelle les plus pauvres transmettent peu à peu leurs terres aux plus riches et les sakalava pauvres se retrouvent massivement dans les réseaux de clientèle des *mpanarivo*. Quant aux sakalava les plus pauvres, ceux qui n'ont plus de terre irriguée, ils sont progressivement prolétarisés et, en fait, expulsés de la région.

Conclusion

L'histoire du Menabe sakalava, depuis une centaine d'années, a vu se succéder, dans le désordre, les principaux type de situation dont nous venons de rendre compte. Cette histoire ne donne nullement l'image d'une évolution linéaire.

Deux tendances de fond apparaissent cependant sur très longue période. La première concerne une réelle diminution du nombre total de boeufs possédés par les Sakalava. La seconde porte sur l'augmentation continue des terroirs agricoles qui tendent constamment à repousser les troupeaux vers de nouvelles zones-refuges (les grands espaces pastoraux du nord Menabe et du plateau du Bemaraha, notamment).

Mais l'image d'une évolution linéaire ne résiste pas à l'analyse de la situation en courte et moyenne période.

• Au XVIIe siècle, déja, comme le montrent les récits de Drury, les groupes riches en boeufs cotoyaient constamment des groupes pauvres, et les riches d'un jour pouvaient se retrouver pauvres le lendemain à la suite d'un revers de fortune. Grandidier et Douliot, dans la seconde moitié du XIXe siècle, confirment cette impression : la prospérité des groupes lignagers du Menabe, à l'exception d'un petit nombre de privilégiés proches du pouvoir monarchique, n'est guère stable. On est riche, puis on devient pauvre, avant de s'enrichir à nouveau... Cette situation prévaut encore dans une certaine mesure, les revers de fortune étant, autrefois comme aujourd'hui, à mettre en rapport avec les vols de boeufs.

• Le développement de l'agriculture dans la région donne aussi une image relativement chaotique. L'histoire des quatre-vingts dernières années fait apparaître des successions de "boom" et de ralentissement. Les terroirs augmentent soudain en réponse à une hausse des cours, puis ils retombent dans l'abandon à la suite d'une crue catastrophique ou d'une soudaine baisse des cours.

Le recours à l'histoire permet ainsi de relativiser les jugements que l'on peut porter sur la crise actuelle.

D'une part, cette crise ne correspond sans doute qu'à l'un des nombreux cycles de pénurie en boeufs qui se sont succédés dans le temps. D'autre part, l'actuelle pénurie, comme celles qui l'ont précédée, est bien loin d'être également partagée. Dans les villages qu'elle touche, elle atteint très inégalement les gens,

épargnant ceux qu'on désigne sous le terme de *mpanarivo*. Mais les micro-régions dont la somme constitue le Menabe sont, elles aussi, très inégalement touchées. Les troupeaux sont décimés dans la vallée de la Maharivo et au sud de Manja. Ils ont quasiment disparu dans la vallée de la Morondava. Mais, on rencontre encore, au pied du Bemaraha, dans la moyenne Tsiribihy, aux abords de l'Antsingy, de beaux troupeaux, aussi sains et prospères qu'on les imagine à l'apogée de la monarchie sakalava.

FAMINTINANA

Mandraka ankehitriny, izay Sakalava mahantra dia tsy maintsy manao sorona omby amin'ny fombafomba fankatoavana ny tetiarana. Izany no mahatonga azy miantehitra amin'ny mpanarivo izay hany mbola manana omby eo an-toerana. Miovaova araka ny firehan'ny asa eo an-toerana sy ny hamaroana na havitsian'ny omby ny fitsanganan'izany rafi-pankatoavana izany.

SUMMARY

Even today the poor Sakalava are required to sacrifice bulls for lineage ceremonies. Thus, they enter under the dependence of the wealthy mpanarivo who, locally, are the only ones to own cattle. The ways and means for constituting such clients relationships depends on the locally dominating activity and on the abundance or scarcity of cattle.